Baudrillart, Alfred

L'effort canadien

Paris

1917

97-84151-24
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

940.91
H75
no.7
3082
Box 000

Baudrillart, Alfred, 1859-1942

... L'effort canadien, par Alfred Baudrillart ... Paris [etc.] Bloud & Gay, 1917.

35, [1] p. 21½cm. ("L'hommage français" ... Publication du Comité "L'effort de la France et de ses alliés". 7)

Delegation propaganda authenticated by the French delegation to the Paris Peace conference, 1919.

1. European war, 1914-1918—Canada. I. Title.

[*Full name:* Henri Marie Alfred Baudrillart]

A 25-330

Title from Hoover War Libr., Stanford Univ. Printed by L. C.

289881 Library of Congress D547.C2B3

[a29d1]

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8/5/97 INITIALS: TLM

TRACKING # : 26387

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

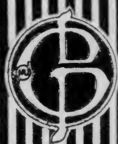
"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'Effort Canadien

par

Alfred BAUDRILLART

Recteur de l'Institut Catholique de Paris.



PUBLICATIONS DU COMITÉ

"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS".



BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS-BARCELONE

" L'HOMMAGE FRANÇAIS "

L'EFFORT CANADIEN

PAR

Alfred BAUDRILLART
Recteur de l'Institut Catholique de Paris



PUBLICATION DU COMITÉ
*" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIES "*

BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, rue Garancière



BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1917

SOUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, *il a été fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.*

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

Nous avons pensé cependant que nos conférences formeraient dans leur ensemble une œuvre plus durable, si on leur enlevait la forme oratoire sous laquelle elles furent d'abord présentées. Nous avons donc prié les conférenciers de leur donner l'aspect de traités courts et substantiels, avec divisions claires et table des matières.

Nous reproduirons d'ailleurs, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, Allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi adaptées, nous espérons que les douze études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, *formeront la première série des publications du Comité :* L'Effort de la France et de ses Alliés, *trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.*

Paul LABBÉ,

Secrétaire général du Comité.

L'EFFORT CANADIEN [1]

- France - et Canada

Le Canada. Ce nom ne résonne pas comme tous les autres noms aux oreilles françaises. Chaque fois qu'il est prononcé, et quel que soit l'auditoire, il éveille un écho dans notre sensibilité. En vain, les années s'égrènent les unes par dessus les autres depuis qu'en 1763 le traité de Paris céda cette terre française à l'Angleterre, il semble qu'elle fasse toujours partie de notre chair ; le Canada, c'est un frère séparé, mais c'est toujours un frère.

Et cependant, le sentiment qu'il provoque en nous ne ressemble en rien à celui que, jusqu'au jour où le drapeau français redescendit les Vosges au mois d'août 1914, faisait naître dans nos cœurs l'évocation de l'Alsace-Lorraine. Il n'y entre ni douleur, ni ressentiment, ni revendication. Le Canada est devenu part intégrante de l'Empire britannique et nous y consentons, non pas seulement en vertu de la nécessité passée qui nous imposa cet assentiment, non pas seulement en vertu de la sagesse présente qui l'exige, mais de notre plein gré et, si je l'ose dire, de bon cœur.

Pourquoi ? Ah ! C'est que, si jadis nos frères ont souffert, depuis longtemps les plus dures de leurs peines ont cessé ; c'est que l'Angleterre, après la révolte de ses colonies d'Amérique comprit qu'elle devait faire très large l'autonomie de ses nouveaux sujets, qu'elle devait respecter leurs traditions et leurs affections ; c'est que, très éloignés de leurs nouveaux comme de leurs anciens maîtres, ils ont pu devenir une Nation ; ils n'étaient pas la province arrachée au corps même de la Patrie, impuissante par sa situation et par sa petitesse à vivre de sa vie propre, livrée à des gouvernants incapables de comprendre et d'admettre cette fidélité du cœur et des souvenirs qui est l'honneur de certaines races et qui peut s'associer à un loyalisme politique nouveau.

Le symbole tant de fois évoqué du monument qui unit dans un culte commun Montcalm, l'héroïque vaincu, Wolfe, le noble vainqueur, représente au Canada une réalité. Supposez qu'à Strasbourg une image de ce genre eût rapproché le vainqueur et le vaincu de Reichshoffen, eût-il symbolisé autre chose qu'un mensonge ?

« Nons aimons l'Augleterre d'un amour de raison, a pu écrire au cours de cette guerre le *leader* du nationalisme canadien français

---

(1). M. Gaston Deschamps a déjà traité ce sujet dans une conférence donnée au Havre, le 13 juin 1916, et publiée dans la collection de l'*Hommage français*, à la librairie Bloud et Gay.

**

et, si on me permet, ajoute-t-il, d'exprimer ma pensée personnelle, je dirai que j'aime l'Angleterre d'un amour d'admiration (1). »

En des vers célèbres, le poète Louis Fréchette n'a pas hésité à chanter les deux drapeaux :

Regarde, me disait mon père,
Ce drapeau vaillamment porté ;
Il a fait ton pays prospère,
Et respecte ta liberté.

C'est le drapeau de l'Angleterre,
Sans tache, sur le firmament,
Presque à tous les points de la terre,
Il flotte glorieusement.

. . . .

Longtemps ce glorieux insigne
De notre gloire fut jaloux.

. . . .

Oublions les jours de tempêtes ;
Et, mon enfant, puisqu'aujourd'hui
Ce drapeau flotte sur nos têtes,
Il faut s'incliner devant lui.

Mais, père, pardonnez si j'ose...
N'en est-il pas un autre à nous?
— Ah! celui-là, c'est autre chose :
Il faut le baiser à genoux!

I

L'effort politique et moral : l'intervention

L'union des deux drapeaux

Et voici que maintenant les deux drapeaux de France et d'Angleterre flottent côte à côte et mêlent leurs couleurs. Les deux mères patries des Canadiens défendent les mêmes droits et la même civilisation contre la même injustice et la même barbarie.

Canadiens anglais, Canadiens français, peuvent écouter les uns et les autres la voix du sang : elle les appelle dans le même camp.

Le 2 août 1914

C'est le 2 août 1914, date à jamais solennelle dans l'histoire du monde, que cet appel se fit entendre. Porté de vague en vague, le tocsin qui sonnait aux églises de France vint faire vibrer les cloches des villages français d'outre-mer, tandis qu'à la même heure, la nouvelle de la neutralité belge violée soulevait l'indignation des fils généreux de la Vieille-Angleterre.

Qu'allait faire le Canada?

Qu'allait faire le Canada? Singulière question, me direz-vous! Le Canada pouvait-il choisir? Comme l'Algérie suit la France, ne devait-il pas suivre l'Angleterre et donc faire la guerre, si l'Angleterre la faisait?

Eh bien, non! Messieurs. Le Canada, pas plus que l'Australie et la Nouvelle-Zélande, pas plus que l'Afrique australe, n'est une colonie. C'est une puissance, *dominion*, un Etat autonome, rattaché à

(1). Ces paroles de M. Bourassa sont tirées d'un article intitulé : *La langue française et le maintien de la Confédération*, publié au début de l'année 1917.

la métropole par la volonté commune, par la présence d'un gouverneur investi d'attributions à peu près honorifiques, un Etat doué d'un Parlement et d'un Ministère indépendants. Les *dominions* ne sont obligés de fournir à la mère-patrie ni subsides, ni contingent militaire : si le Gouvernement de Londres leur en demande, ils sont libres de refuser.

Suivant l'heureuse expression du premier ministre actuel Sir Robert Laird Borden, « le Canada travaille comme une nation autonome dans le reste de l'Empire britannique (1). » S'il lui plaît d'agir avec l'Angleterre, ce ne peut être qu'en vertu d'une action concertée et consentie.

Et, c'est bien dans cette pensée que l'ancien premier ministre, Sir Wilfrid Laurier, s'était rencontré avec celui d'aujourd'hui, alors chef de l'opposition, lorsqu'en 1911, il avait admis « qu'en cas de péril, la flotte canadienne devait coopérer avec la flotte britannique, » mais en réservant « la décision du Canada pour chaque cas particulier, » (2).

Trois ans plus tard, le cas particulier se présentait et dans quelles conditions!

Mais, conditions très simples, penserez-vous peut-être encore. Ne venez-vous pas de nous montrer les Canadiens français et les Canadiens anglais, mus chacun par un sentiment différent, nous l'accordons, mais en définitive tendant vers le même but et capable de provoquer une même résolution?

Ne nous hâtons pas de conclure! Ici-bas, surtout quand il s'agit de politique et plus encore de cette chose effroyable qu'est la guerre, le sentiment n'est, ni ne peut, ni ne doit être tout. Et de plus, l'identité des sentiments n'entraîne pas nécessairement l'identité des conceptions et des résolutions. On peut différer beaucoup sur la manière de rendre service à un ami qu'on veut servir.

Ce qu'est le Canada

Le Canada n'est pas un pays homogène. Physiquement, c'est une contrée vaste comme l'Europe, plus de neuf cent millions d'hectares, partagée en trois régions, le Canada proprement dit, bassin lacustre et fluvial du St-Laurent, avec les îles et presqu'îles de son embouchure, l'un des plus beaux pays du monde ; — les grandes plaines du Nord, sillonnées par les abondantes rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson ; — à l'Ouest, descendant les pentes des Montagnes Rocheuses, la Colombie britannique, que prolonge l'île de Vancouver ; bassin de l'Atlantique, bassin de l'Océan glacial, bassin du Pacifique ; plaines fertiles et plaines glacées, montagnes arides, riches et riantes collines ; prairies et forêts ; pays de grande culture, pays de chasse et pays de pêche, royaume du blé, royaume des fourrures, royaume des poissons ; pays continental et pays maritime ; pays agricole et qui peut devenir indusiriel, qui aspire à une vie économique intense et qui en a besoin. La troubler, cette vie, la troubler par la guerre,

(1). Cité par l'*Illustration*, 5 août 1916.
(2). André Beauchesne. Le T. H. M. Robert Laird Borden, premier ministre du Canada. Montréal 1912 ; p. 25.

n'est-ce pas exposer le Canada tout entier à la ruine, n'est-ce point paralyser son essor, alors qu'il ne demande qu'à vivre, à multiplier sa population, dix fois trop faible pour son territoire? Et pourquoi? La terre natale est-elle menacée? Par contre-coup, oui ; mais, à part quelques politiques, qui le voit? L'ennemi est-il aux portes? Non. Il s'agit de se solidariser avec des nations chères sans doute, mais, lointaines.

Les races, les langues, les partis

Encore, si ce pays qui physiquement n'est pas homogène l'était politiquement par la race qui l'habite, par ses traditions, par une longue histoire. Mais non! Sans doute, il y a deux éléments antiques et fonciers, les descendants des colons français qui peuplent en majorité le Bas-Canada, presqu'aussi grand que la France, et les descendants des colons anglais, maîtres du Haut-Canada, habitués à vivre ensemble, tout en se suspectant quelque peu ; mais, à côté de ces vieilles provinces, il y en a de toutes neuves ; à côté des Canadiens de naissance, il y a aussi des Anglais proprement dits, des Ecossais, des Irlandais, des Français, des Italiens, des Américains du Nord et du Sud, des émigrants, venus de toutes les parties du monde ; il y a des Allemands, des Allemands qui là, comme partout, poursuivent leur active propagande.

Entre tous ces hommes, que de raisons de ne pas s'entendre, que de causes de luttes, sociales, politiques, religieuses ! Ici des conservateurs, là des libéraux, des radicaux, des socialistes ; ici des catholiques, là des protestants, là des francs-maçons. Même entre catholiques, la question des races et celle des langues creuse un fossé que la parole du Pape parvient à peine à combler (1). Fût-ce entre Canadiens français, l'accord est loin d'être parfait. Sans doute, quand ils ont su la France en danger, leur cœur a palpité. Mais voici que l'orateur qui les enchante, le chef du parti nationaliste, celui que l'on avait cru pouvoir appeler le plus Français des Canadiens, Henri Bourassa, dit à ses frères qu'il faut regarder plus loin que le jour présent, qu'engager le Canada sous le drapeau de l'Angleterre dans la guerre d'aujourd'hui, c'est courir le risque d'avoir à la suivre plus tard même contre la France (2). Et, en même temps, dans ce pays où le clergé a été l'élément conservateur du patrimoine français, une partie des prêtres est désorientée par la réputation de guerre à la religion que la France n'a que trop contribué à s'acquérir et que perfidement l'ennemi a

(1). Lettre de Benoit XV aux archevêques et évêques canadiens, publiée dans *La Croix* du 12 novembre 1916 ; cf. l'*Action Catholique*, de Québec, du 5 décembre 1916.

(2). Voir la collection du journal *Le Devoir* ; et *Hier, Aujourd'hui, Demain, Problèmes nationaux*, par Henri Bourassa. Montréal 1916 ; notamment la 3e partie : *Le Canada et la guerre européenne. Pour qui nous battons-nous? France ou Angleterre?* p. 87. Dans son remarquable article de la *Nouvelle Revue*, du 15 juillet 1915, M. Edmond Buron examine cette attitude de M. Henri Bourassa, p. 89. Voir aussi les brochures : *Les langues et les nationalités au Canada* par un Sauvage, avec préface de M. Henri Bourassa. Montréal 1916. — *Où allons-nous? Le nationalisme canadien*. Montréal 1916.

Il faut lire également dans les *Débats des Communes* (officiel) Ottawa, 18 janvier 1916, un admirable discours de M. Casgrain, ministre des Postes, où tous ces points de vue sont envisagés.

exploitée et aggravée. La France dont ils descendent, la France dont ils se souviennent, la France qu'ils aiment, c'est celle d'Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV, Or cette France-là, peuvent-ils la reconnaître dans la France d'aujourd'hui?

Ah oui! Messieurs, maintenant, nous oserons le dire, ils le peuvent! La vieille France a revécu en tout ce qu'elle avait de plus sublime ; c'est la France immortelle qui s'est manifestée au monde. Mais avait-on lieu de le conjecturer en août 1914?

Non, la question n'était pas si simple qu'elle a pu vous le paraître.

- - Raisons - - de se décider pour les Alliés

Et sans doute, à la réflexion, un catholique devait-il se dire qu'une nation qui garde le culte de l'Eucharistie, du Sacré-Cœur, de la Vierge et des Saints, comme le fait la nôtre, qu'une nation dont le clergé s'est laissé dépouiller de tous ses biens plutôt que de ne pas obéir à un mot du Souverain-Pontife, qu'une nation dont, en dépit de toutes les persécutions, les œuvres chrétiennes, vivent, prospèrent, se multiplient et de qui les missionnaires parcourent toutes les routes du monde, qu'une telle nation ne saurait être rayée du nombre des nations catholiques ; et qu'au surplus, il suffit qu'elle défende la cause du droit pour n'être pas indigne d'être soutenue.

Et de même le plus fougueux nationaliste devait-il penser que ce qui importe, quand la vie d'une mère est menacée, c'est de la sauver à l'heure présente, et non de se demander si plus tard on n'aura pas à combattre l'allié qui aujourd'hui nous aide à la sauver. Au surplus, après tout ce qui s'est passé dans le monde depuis deux ans et demi, un tel retournement ne semble guère à prévoir et, s'il fallait prophétiser, ne verrait-on pas plutôt se projeter sur l'écran de l'avenir une Europe occidentale fédérée en face de l'Europe centrale et les alliés d'à présent unis pour de très longs jours? Nous le croyons.

Et nous estimons que c'est tout cet ensemble de considérations qui, jointes à un certain instinct et au sentiment du danger couru par la civilisation française, a opéré le rapprochement de toutes les fractions éparses de la race française et les a unies à la mère-patrie.

Hommes d'État - - - - et - - - - Hommes d'Église

Mais nous reconnaissons qu'il y fallait la réflexion et que pour la provoquer, cette réflexion, et, pour démontrer aux Canadiens que cette guerre devait être et était la guerre du Canada (1), ce n'était pas trop des efforts combinés, de ces conducteurs de peuples que sont les hommes d'Etat et les hommes d'Eglise. Honneur aux Borden, aux Casgrain, aux Laurier, aux Bégin, aux Bruchési, et à tous les autres, politiques ou évêques, qui ont assuré à la cause de la justice et de la civilisation le concours précieux de la nation canadienne, entrée par eux et avec eux dans la grande histoire, en même temps que dans la guerre mondiale!

(1). L'expression est de M. Casgrain, discours du 18 janvier 1916. *Débats des Communes*, p. 49.

Le premier ministre Sir Robert Borden

Celui à qui incombait, au mois d'août 1914, la lourde responsabilité d'y engager le Canada, le très honorable Sir Robert Laird Borden, était un Canadien d'origine anglaise, qu'une tradition, pour ne pas dire une légende, rattache à des ancêtres français, les Bourdon, de notre Midi (1). Instituteur, professeur, avocat, député d'Halifax, il avait pris rapidement, à la Chambre des Communes, par sa courtoisie, sa droiture, sa pondération, son énergie, servies par une belle parole, la tête du parti conservateur. Enfin le 21 septembre 1911, il avait conduit son parti à la victoire et terrassé l'éloquent, le fin, le souple, l'habile lutteur, le grand Canadien français, sir Wilfrid Laurier, chef du parti libéral, qui, depuis si longtemps, détenait le pouvoir. Le 9 octobre, Sir Robert Borden s'était vu chargé de la constitution du nouveau Ministère (2).

L'intervention - - décidée - -

Brusquement mis en face du redoutable problème de la guerre, alors que le Parlement était en vacances et que lui-même parcourait les Etats de l'Ouest, il n'hésita pas et c'est en toute vérité qu'accusé de faiblesse, le 22 janvier dernier, par le chef de l'opposition, Sir Wilfrid Laurier, son adversaire et pourtant son ami, il était en droit de riposter par cette fière réponse : « Avant même d'avoir pu réunir mes collègues au moment de la déclaration de guerre en août 1914, je télégraphiai à Londres que le Canada se jetterait dans la guerre à côté de la mère-patrie, pour y vaincre ou périr. Et je suis prêt, ajoutait-il, à soumettre ma décision et mon attitude au jugement du peuple et à vaincre ou à périr moi-même sur cette question. »

A la Chambre des Communes convoquée en hâte, le 18 août 1914, il avait demandé un crédit de cinq cents millions et promis de lever, s'il le fallait, jusqu'à cinq cent mille hommes. Des taxes spéciales sur les banques, sociétés financières, chemins de fer, compagnies de navigation, dépêches télégraphiques, devaient assurer le complément de ressources indispensables (3). Le premier ministre terminait son discours par ces nobles et fermes paroles :

« Quant à notre devoir tous nous sommes d'accord ; dans cette querelle nous nous tiendrons épaule contre épaule avec la Grande-Bretagne et les autres Dominions britanniques et ce devoir nous ne manquerons pas de le remplir comme l'honneur du Canada le demande, non par amour de la bataille, non par désir de conquête, non par appétit de possession, mais pour défendre la cause de l'honneur, pour tenir des engagements solennels, pour soutenir les principes de liberté, pour réduire les forces qui voudraient convertir le monde en un camp armé ; oui, au nom même de la paix que nous cherchons à n'importe quel prix sauf celui du déshonneur, nous sommes entrés dans cette guerre. Et profondément conscients des résultats immenses qui sont en cause et de tous les sacrifices qu'ils réclament, nous ne reculerons pas devant eux et nous attendrons l'issue. »

(1). André Beauchesne. Le T. H. R. Laird Borden.

(2). André Beauchesne. Le T. H. R. Laird Borden ; et *Mes contemporains*, par L.-O. David, étude sur Wilfrid Laurier, p. 78-98. Montréal 1894.

Max Aitken. Les Canadiens en Flandre, p. 2.

(3). «Canada at War». Special session of the Dominion Parliament. August 1914, Speech by Rt. Hon. Sir Robert Laird Borden. Cf., pour le rôle de M. Borden, les deux brochures Canada at War. Speeches delivered by Rt. Hon. Sir Robert Laird Borden before Canadian Clubs (December 1914); in England, Canada and the United States. July-December 1915.

Le discours de Mgr Bruchési

En même temps, devant le clergé et les communautés religieuses réunis le 8 août, à l'occasion de l'anniversaire de son sacre, l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, cet ancien élève de notre Séminaire français à Rome, plus d'une fois applaudi à Paris, ce prélat, fin, distingué, ouvert, éloquent, que toutes les circonstances ont trouvé à la hauteur de son rôle d'évêque et de citoyen, faisait entendre, en ce pays profondément religieux, la grande voix de l'Eglise : « Et nous, Canadiens, nous ne sommes pas étrangers à la lutte qui s'engage de l'autre côté des mers. L'Angleterre y a été entraînée malgré elle. Il est manifeste qu'elle eût voulu l'éviter à tout prix. Elle s'est montrée admirablement patiente. Nulle provocation n'est venue de sa part et l'histoire enregistrera la fière protestation de son premier ministre : « Jamais aucun peuple n'a entrepris une guerre avec une conscience plus nette et une conviction mieux arrêtée. Nous nous battons pour un principe dont dépend la civilisation du monde. » C'est notre devoir à tous de donner à l'Angleterre notre loyal et généreux appui. Notre peuple n'y manquera pas. La voix de la religion le sollicite autant que l'amour de la patrie. La mobilisation de nos volontaires est déjà commencée. Nous avons notre territoire à protéger tout d'abord. Nous avons à organiser des secours et à nous montrer charitables. S'il faut aller combattre de l'autre côté des mers, nos braves jeunes gens seront prêts, et l'on retrouvera en eux la vaillance de leurs pères. »

Par une délicate pensée, il se tournait vers nos congréganistes français, « appelés à défendre le drapeau de leur bien-aimée patrie. » Il tenait à les encourager et à les bénir. « Un devoir sacré vous commande, leur disait-il, et vous voulez y être fidèles. Que le Sacré-Cœur de Jésus, que la Vierge Immaculée vous protègent et vous gardent, et puis, revenez-nous, votre rude tâche achevée, reprendre ici vos apostoliques travaux, après la grande victoire que nous demandons au ciel de nous donner ! (1). »

Ainsi fut décidée sur l'initiative du premier ministre, par le vote unanime du Parlement, et avec le concours d'une grande force morale, l'intervention du *Dominion* dans la guerre. Ce fut le premier effort du Canada, celui duquel tous les autres devaient dépendre, l'effort moral et politique pour triompher de répugnances qui n'étaient pas injustifiées et s'exposer à de terribles risques par fidélité pour deux mères-patries, unies elles-mêmes dans la défense du droit.

(1). *Semaine religieuse* de Montréal, 17 août 1914.

II

L'effort militaire

Mais, pour défendre le droit, il faut la force : sans l'effort militaire, ce premier effort n'était rien. De cet effort militaire, le Canada était-il capable?

- Le Canada - terre de braves

Certes le Canada est une terre de braves ; les exploits des ancêtres font encore vibrer les cœurs et provoquent le désir de glorieuses imitations. Sont-ils oubliés ce Dollard des Ormeaux et ses seize compagnons, ou bien encore, ces sept frères, originaires de Rouen, les Macchabées du Canada, qui s'illustrèrent à l'envi sur terre et sur mer, du temps que MM. d'Argenson et de Frontenac gouvernaient glorieusement la Nouvelle-France? Ne se conte-t-elle pas encore l'extraordinaire histoire de la petite Madeleine de Verchères, Mlle Magdelon, cette enfant de quatorze ans, qui, vers la fin du XVIIe siècle, organisa seule et à l'improviste la défense d'un fort, brusquement assailli par les Iroquois et, avec l'aide de deux hommes, puis de quatre, réussit à le sauver? (1). Se sont-ils battus autrement que ces héros, les soldats canadiens qui, près de Courtrai, arrachaient en 1915 ce cri d'admiration au correspondant d'un journal : « Ils se battent comme des démons! »

Bon sang ne peut mentir. Ainsi pensait, en 1777, le vieux maréchal de Noailles, lorsque, parlant des Canadiens, il écrivait : « Je ne suis pas surpris s'ils ont tant de valeur ; la plupart descendent d'officiers et de soldats qui sortaient eux-mêmes des plus beaux régiments de France. »

Et n'est-ce pas précisément, bien que cette origine militaire puisse être contestée, le sentiment qu'exprime la seconde strophe du chant canadien?

> Nos pères sortis de France
> Etaient l'élite des guerriers
> Et leurs enfants, de leur vaillance
> Ne flétriront pas les lauriers (2).

Mais, si la bravoure personnelle certes n'est pas rien, même dans les guerres d'aujourd'hui, — nos héroïques soldats le démontrent tous les jours, — cependant, elle est loin d'être tout et que peut-elle sans l'organisation, sans la préparation, sans l'entraînement, sans l'armement?

Le Canada n'était plus un peuple - militaire -

Or, depuis longtemps, le Canada n'était plus un peuple militaire. Pays neuf, pays démocratique, pays prospère, pays pacifique, il songeait bien plus à développer ses richesses que son armée. Sur une population de sept millions deux cent six mille habitants, l'armée régulière ne dépassait pas huit mille hommes auxquels on pouvait joindre

(1). Voir *Le Correspondant* du 10 août 1912.
(2). Voir tous ces textes dans l'*Illustration* du 5 août 1916. *L'Effort canadien*, p. 132.

trente mille hommes de milices. Et il s'agissait d'improviser, de créer, de toutes pièces une véritable armée! Et cela, malgré une extrême liberté d'opinion et de discussion, malgré des intérêts privés fort puissants, malgré des motifs d'ordre national, ou particulariste, comme il en existait en Irlande, ou dans telles parties de la Grande-Bretagne! N'était-ce pas demander presque un miracle?

Ce miracle, le loyalisme canadien et le génie organisateur du ministre de la guerre, le général Hughes, réussirent à l'accomplir.

- Création - d'une armée

En sept semaines, le Canada avait créé son premier instrument de guerre, l'armée qui, quelques mois plus tard, devait tant contribuer au salut de Calais, sur les champs de bataille du saillant d'Ypres (1).

C'était un corps d'élite de 33.000 hommes, dont 25.000 volontaires, rigoureusement choisis dans la masse de ceux qui s'étaient présentés, rassemblés et formés dans le camp de Valcartier, à l'ouest de Québec.

Le départ

A la fin de septembre, ils défilaient devant le duc de Connaught, gouverneur du Canada, la duchesse sa femme, et leur fille, la princesse Patricia. Le 3 octobre, ils s'embarquaient pour la France. Jamais pareille armée n'avait traversé l'Atlantique en un seul voyage : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, services télégraphiques, ambulances, matériel sanitaire.

Des ateliers et des bureaux, des campements forestiers, des champs de céréales de l'Ouest, des vergers de l'Est, des pentes des Montagnes Rocheuses, des rivages de la baie d'Hudson, des vallées minières de la Colombie, hommes mûrs et jeunes gens étaient venus et maintenant ils étaient portés vers les rives que leurs ancêtres avaient quittées, celles de l'Angleterre et celles de la France :

> Vous partez, et bientôt voguant vers la patrie,
> Vos voiles salueront cette mère chérie...
> On vous demandera, là-bas, si les Français
> Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères,
> Dites leur que, suivant les traces de nos pères,
> Nous n'oublierons jamais leur gloire et leurs bienfaits. » (2).

L'arrivée en Angleterre. Lord Roberts

Le 14 octobre, les transports convoyés par des vaisseaux de guerre entraient à Plymouth et y recevaient un accueil enthousiaste.

Le corps canadien devait séjourner quatre mois dans les camps de la plaine de Salisbury, où le Roi vint par deux fois lui rendre visite et où Lord Roberts, la dernière fois qu'il fut donné à ce grand soldat de paraître en public, résuma dans une harangue ce premier effort militaire du Dominion :

« Il y a trois mois, nous nous sommes trouvés engagés dans une guerre que nous n'avons pas cherchée, mais que ceux qui ont étudié

(1). AITKEN, *Les Canadiens en Flandre*, chapitre Ier.
(2). *Les voix du Passé*, par Octave Crémazie, cité par Aitken, ch. 1er

***

la production intellectuelle et les aspirations de l'Allemagne savaient être une guerre à laquelle nous aurions à faire face un jour ou l'autre. La prompte résolution du Canada de nous donner une assistance aussi précieuse nous a touchés profondément. Cette résolution a été mise à exécution en un espace de temps merveilleusement court, grâce à l'activité stimulante et aux qualités d'organisation de notre ministre de la milice, mon ami le major général Hughes. » (1).

* * *

- - - Part des - - - Canadiens français

Dans ce très louable effort, quelle fut la part des Canadiens Français? C'est une question que nous sommes naturellement amenés à nous poser. N'a-t-elle pas soulevé une assez chaude controverse entre Canadiens anglais et Canadiens français, controverse qui ne peut qu'exciter notre gratitude à l'égard des uns et des autres, puisqu'elle prouve une glorieuse émulation au service des Alliés. (2).

S'il semble à première vue, disent les Canadiens français, que nos frères les Canadiens anglais aient donné plus que nous, il n'y a là qu'une apparence et elle s'explique aisément.

Comment se décompose la population totale du Dominion, 7.206.543 habitants? 5.619.682 sont nés au Canada ; 784.526 dans les Iles Britanniques ; 803.335 sont des émigrants Français, Belges, Russes, Allemands, Autrichiens, Balkaniques de diverses nationalités.

Or, dans les statistiques, les Canadiens anglais comptent comme leurs tout ce qui n'est pas Canadien-Français, notamment tous les Anglais et Irlandais de naissance, et même une partie de la population française, celle qui est disséminée dans les provinces en majorité anglaises.

Il faut de plus considérer que le recrutement volontaire, sollicité par l'attrait des hautes payes (le moindre soldat canadien touche 5 fr. 50 par jour) s'exerce surtout dans les milieux urbains, là, où il y a beaucoup d'ouvriers, d'employés, de célibataires, tandis que les provinces canadiennes françaises sont composées surtout de paroisses rurales où les hommes se marient jeunes, ont beaucoup d'enfants, et dirigent des exploitations que leur absence compromettrait gravement.

Comparez par exemple les deux provinces d'Ontario et de Québec ; la première a 2.200.000 habitants ; la seconde 1.900.000; le chiffre de la population urbaine est de 1.328.422 dans l'Ontario, de 970.096 dans le Québec ; le nombre des célibataires est de 762.330 dans la première de ces provinces, dont 265.176 hommes de vingt ans et plus ; de 637.113 dans la seconde, dont 151.036 de vingt ans et plus ; dans l'Ontario 497.154 enfants mâles au-dessous de vingt ans, 260.000 au dessous de cinq ans ; dans le Québec 486.077 enfants mâles au

(1). AITKEN, op. cit. p. 10-11.

(2). Sur cette controverse, nous avons consulté le discours très précis et très loyal du ministre M. Casgrain, dans les *Débats des Communes*, Ottawa, 18 janvier 1916 ; les articles parus dans *Le Soleil*, de Québec, 4 octobre 1916 et dans *L'Action Catholique*, de Québec, 6 décembre 1926.

dessous de vingt ans, 291.000 au-dessous de cinq ans ; enfin l'Ontario compte un nombre beaucoup plus considérable d'émigrants de la Grande-Bretagne, classés, nous l'avons dit, avec les Canadiens anglais.

Si l'on met en ligne tous ces éléments d'appréciation, on devra reconnaître que le contingent canadien-français est proportionnellement à peu près égal au contingent canadien-anglais. Et nous ne saurions en outre ne pas être touchés de cette considération que l'idée de venir au secours de la France toujours chère a été déterminante pour tant de Canadiens-Français qui auraient eu de si valables raisons pour ne pas s'engager, car ne l'oublions jamais, il s'agit d'engagements volontaires (1).

Dès le début de la guerre, il s'était trouvé un ministre pour proposer que fût directement envoyée en France une légion canadienne-française. Le gouvernement y vit quelques inconvénients. Les descendants des cadets du Royal-Roussillon, Reine-Mère, Béarn et Carignan-Salières, obtinrent pourtant de constituer un régiment purement français, le Royal-Canadien français qui fut incorporé aux contingents du Dominion fournis aux Alliés (2).

- L'Assemblée - du Parc Sohmer

C'est dans une Assemblée publique tenue à Montréal dans les grands bâtiments du Parc Sohmer, le 15 octobre 1914, que cette décision fut prise. Devant une foule immense, le capitaine, aujourd'hui colonel, Mignault, prit le premier la parole : « Mon seul désir dit-il, a été de fournir à mes compatriotes l'occasion de montrer leur vaillance, de prouver au prix de notre vie, s'il le faut, leur fidélité à l'Angleterre qui nous a donné le régime bienfaisant dont nous jouissons et notre amour de la France, à laquelle nous devons le sang qui coule dans nos veines et les belles traditions qui ornent notre histoire ; enfin notre dévouement à l'infortune des nations qui ont subi les assauts de la sauvagerie et de la barbarie. Nous avons pensé que, l'envoi au secours de nos amis et parents d'outre-mer d'un régiment uniquement canadien-français répondrait mieux à l'idée que nous voulons exprimer que la présence des Canadiens-Français dispersés çà et là dans des régiments anglais. Il est nécessaire que le régiment

(1) On dit parfois que l'Ontario (Canada anglais) a fourni 150.000 volontaires et que le Québec (Canada français) en a fourni 5.000; c'est un grossier trompe-l'œil. En effet, sur les 150.000 volontaires de l'Ontario, il y a 107.250 hommes nés dans les Iles Britanniques ; il reste donc seulement 42.750 Canadiens natifs de l'Ontario, dont quelques-uns de race française. Or les Canadiens français ont fourni, avec le premier contingent, 5.000 volontaires de la province de Québec (c'est le chiffre qu'on se plaît à citer) ; plus 7.200 qui ont constitué six bataillons Canadiens-français ; plus 25 % des bataillons dits anglais et écossais de la province de Québec, soit 7.000 hommes ; plus un bataillon de langue française des provinces maritimes, 1.200 ; plus 3.000 Acadiens français ; plus 4.000 Canadiens français de l'Ontario et des provinces de l'Ouest ; plus un contingent de 10.000 forestiers, hommes du train des équipages et du génie ; soit 37.400. Enfin, au contingent français du Canada on peut joindre 10.000 réservistes français ou belges, qui, établis au Canada, ont répondu à l'appel.

(2). E. BURON. *Les Canadiens et la guerre*. dans la *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1915, p. 98

français que nous allons envoyer sur le continent puisse être cité comme le plus beau, le mieux constitué de l'armée. A cette fin, nous avons choisi la fleur de notre jeunesse, les plus beaux hommes, les meilleurs soldats... »

L'ancien premier ministre, sir Wilfrid Laurier parla avec sa magnifique éloquence de la nécessité qui s'impose à tous les Français de bouter les Allemands hors de France et du double honneur que les Canadiens-Français trouveraient à prendre place à côté des Alliés, réfutant avec énergie l'opinion de ceux qui disaient : *A quoi bon envoyer quelques soldats en France*? Aux applaudissements de tous, il cita la lettre d'une parente de son nom, Louise Laurier, qu'il s'était découverte en Charente, de qui tous les proches étaient au front et qui adressait aux Canadiens le merci ému, l'appel confiant d'une Française.

« Quand nous portons nos yeux sur notre ancienne mère-patrie, la France, s'écria le ministre des Postes, M. Casgrain, n'est-il pas vrai que nous sommes tentés de nous jeter à genoux devant elle et d'admirer profondément la vaillance, l'héroïsme de ses enfants? » (1).

L'appel entendu; les contingents

L'appel fut entendu et non pas seulement des habitants de la province canadienne-française, mais de tous les Canadiens-Français jusque dans l'Extrême-Ouest. Lorsqu'en janvier 1917 le colonel Mignault visita successivement Edmonton, Calgary, Vancouver, Régina, Winnipeg, pour se rendre compte de l'état du recrutement et l'activer au besoin, il constata qu'aucun régiment n'avait été formé dans l'Ouest sans un fort contingent de Canadiens-Français, et que ceux-ci avaient même constitué tout un régiment, le 233me, ainsi qu'une grande partie du corps fourni par la province de Saskatchewan. Canadiens-Anglais et Canadiens-Français rivalisèrent de courtoisie à son égard, comme ils avaient rivalisé de patriotisme (2).

En ce même mois de janvier, sir Robert Borden déclarait à la Chambre que le Canada avait fourni aux Alliés depuis le commencement de la guerre 434.529 hommes répartis comme il suit : (3).

Force expéditionnaire canadienne	397.647
Soldats de la milice active	9.052
Force permanente du Canada	2.470
Service naval canadien	3.310
Service naval anglais	1.600
Transport impérial des munitions	1.200
Usines anglaises	3.000
Réservistes de l'armée anglaise	2.750
Réservistes de la marine	1.000
Réservistes français	5.000
Réservistes russes	7.500
Réservistes italiens	5.000
Total	434.529 (4).

(1). Sur l'Assemblée du Parc Sohmer, voir l'article de E. Buron, p. 98-102.
(2). *L'Action catholique*, 30 janvier 1917.
(3). Ces chiffres ont été publiés dans *L'Action Catholique*, janvier 1917.
(4). Ces chiffres ont été publiés par l'*Action Catholique*, janvier 1917.

* * *

Le front canadien

C'est le 5 février 1915 que le premier contingent canadien, commandé par le lieutenant-général Alderson, quitta l'Angleterre pour la France. Il était composé d'hommes superbes et courageux ; mais, comme l'avait remarqué lord Roberts, ils n'en étaient pas moins des civils de la veille qu'il s'agissait d'opposer à la plus formidable machine de guerre qui eût jamais été montée. Et la plupart de ceux qui les commandaient étaient hier encore des professeurs, des hommes de loi, des hommes d'affaires, des éleveurs.

Les Canadiens prirent position dans le triangle compris entre les ruines d'Ypres au Nord-Est, St-Omer, à l'Ouest, Béthune, au Sud-Est, espace où tenait alors toute l'armée britannique en France, rudiment de cette magnifique armée que nous voyons maintenant à l'œuvre et dont nous admirons les exploits couronnés de succès. Le front était formé par une ligne concave de tranchées qui descendait d'Ypres à Givenchy près Béthune, 50 kilomètres environ ; tranchées boueuses, envahies par l'eau, dans ce sol si plat, coupé de rivières et de ruisseaux. De part et d'autre de ces tranchées, des milliers d'hommes qui ne se voyaient pas! La première armée anglaise à laquelle se rattachait le corps canadien était commandée par Sir Douglas Haig ; le quartier général était à Estaires, sur la Lys, au-dessus d'Armentières. « Mes enfants, dit le général Alderson à ses soldats, la première fois qu'ils prirent les tranchées, mon ancien régiment *le Royal West Kent*, a été ici depuis le commencement de la guerre et il n'a jamais perdu une tranchée. L'armée dit d'eux : « *Le West Kent* jamais ne recule... » Je suis fier de cette gloire de mon vieux régiment et j'y vois un heureux présage. Je suis des vôtres maintenant, et vous êtes des miens, et avant peu l'armée dira : « Les Canadiens jamais ne reculent... » (1).

Cette fière devise, les Canadiens devaient en effet s'efforcer de ne lui infliger nul démenti.

Neuve-Chapelle

La première bataille où les Canadiens se trouvèrent mêlés fut celle de Neuve-Chapelle (1), entre Béthune et Lille (mars 1915). Le maréchal French, dans une dépêche, résuma ainsi leur rôle : « Les Canadiens ont tenu une partie de la ligne défendue par la première armée, et, bien qu'ils n'aient pas été engagés dans l'attaque principale, ils ont été d'une aide précieuse en gardant l'ennemi activement employé sur le front de leurs tranchées. » Cette bataille qui avait fait naître de grandes espérances et pendant laquelle le bruit courut à Paris que les Anglais allaient entrer dans Lille, demeura sans résultat décisif, parce qu'on ne put s'emparer de la crête d'Aubers, d'où l'on eut en effet dominé la grande cité du Nord.

(1). Aitken. *Les Canadiens en France*, p. 31.
(2). Aitken, ch. III.

Le saillant - d'Ypres -

Le mois suivant, avril 1915, devait être singulièrement plus redoutable aux Canadiens. La bataille par laquelle ils défendirent pendant plusieurs jours le fameux saillant d'Ypres, saillant dangereux comme tous les saillants, mais que les Alliés avaient les plus graves motifs de conserver ; cette bataille, dis-je fut meurtrière, au prix même où on évalue les batailles dans cette guerre atrocement homicide. Ces jours-là, les Canadiens conquirent le droit de prendre rang à côté des troupes superbes qui, lors de la première bataille d'Ypres, avaient défait et chassé devant elle la fleur de la Garde prussienne (1). Ils occupaient à côté des Français un front de cinq kilomètres. Le combat s'engagea le 20 avril par un des plus formidables bombardements qu'Ypres eût encore supportés. Le 22, les Français furent surpris par une effrayante projection de gaz asphyxiants, aidée par un vent favorable, et furent refoulés sur une étendue considérable. Les Canadiens virent passer devant eux ces malheureux, le visage angoissé, les traits tordus, haletants, suffocants, torturés de spasmes, s'efforçant en vain de se soulager par des vomissements ; ceux qui purent articuler quelques mots déclarèrent aux Canadiens que les troupes algériennes avaient laissé des milliers de morts sur un front de 6 kilomètres (2).

Le recul des Français et la brèche qui en résultait sur la gauche étaient graves pour les Canadiens qui durent étendre leur propre front. Pendant deux jours et deux nuits, ils livrèrent de merveilleux assauts ; surtout à St-Julien, ils accomplirent des prodiges de vaillance ; enfin, malgré quelques pertes de terrain, ils eurent le bonheur de rétablir notre ligne ; mais une de leurs brigades, la troisième, avait, elle aussi, été victime des gaz asphyxiants.

« Dans les annales militaires du Canada, écrit l'historien de la campagne canadienne en Flandre, cette défense rayonnera d'un éclat comparable à celui des plus beaux exploits des armées européennes enregistrées par l'histoire (3).» Et il ajoute : « La vague qui s'abattit sur nous autour d'Ypres a donné au Dominion le rude baptême qui fit de lui une nation. » Souscrivons à ce jugement !

- L'offensive - - - d'Artois. - - Des canons, des munitions!

La redoutable expérience des gaz asphyxiants ne porta pas la moindre atteinte au courage des Canadiens. Le mois de mai et le mois de juin de la même année 1915 devaient les retrouver prenant une part active à l'offensive d'Artois. Festubert, Givenchy, La Bassée augmentèrent le patrimoine de gloire de ces braves. Mais hélas l'offensive de l'armée anglaise qui, cette fois encore, avait Lille pour objectif, ne réussit pas mieux que celle de mars. A Festubert, le feu d'innombrables mitrailleuses avait totalement brisé l'élan des troupes assaillantes (1).

(1). Sur les batailles du Saillant d'Ypres, Aitken, ch. IV, et major Beckles Willson, *In the Ypres salient*.
(2). Aitken, ch. VI.
(3). Aitken, p. 47.

Cet échec ouvrit les yeux aux Anglais ; l'opinion vivement émue comprit enfin que la guerre était une guerre de canons et de munitions et elle mit le Gouvernement en demeure d'agir en conséquence. Le Canada fit comme la métropole ; un mouvement populaire se dessina en faveur de l'acquisition, ou de la fabrication d'un grand nombre de mitrailleuses ; la seule ville d'Ottawa donna spontanément quinze cent mille francs à cet effet. Quelques mois plus tard, un mouvement analogue se produisit en faveur de l'artillerie lourde et des autos blindées (2).

La Somme

Cependant les contingents canadiens ne cessaient de s'accroître. La campagne de 1916 nous les montre, sur le front de la Somme, toujours plus entreprenants, toujours plus héroïques, à Bazentin, à Courcelette, à Contalmaison (3). Leurs lettres rappellent à s'y méprendre, celles des meilleurs de leurs cousins de France.

- Lettre d'un - soldat canadien

Un journal canadien, l'*Action catholique*, en publiait une, 23 décembre dernier, d'un nommé Félix Martin, qui est des plus pittoresques. L'esprit chrétien, la bravoure la plus simple, l'humour, s'y mêlent de la façon la plus attachante. Nous sommes à la fin de septembre 1916, entre l'Ancre et la Somme. Notre brave nous apparaît d'abord, travaillant sur une route et faisant du macadam à un mille des Boches, offrant, à chaque obus qui point, son âme au bon Jésus ; puis le voici qui traverse les ruines d'un village ; sous les poutres et les p erres effondrées, on aperçoit de nombreux cadavres, et les *Requiescant in pace* sautent aux lèvres du soldat. J'ai souvent ajouté : « Mon Dieu, ayez pitié de l'âme de ces pauvres misérables! »; c'est bien peu faire pour ces braves, mais la circonstance ne nous permet pas de faire plus.» Après de pénibles marches, il arrive aux tranchées de première ligne ; il est fatigué : « Bombarde... ou bombarde pas, je dors... Je reçois quelques morceaux de fonte sur le *coco*, mais mon casque d'acier sert bien son maître. » Et le lendemain matin, Félix se réveille tout entier.

A midi, on commence à bombarder les Allemands : « Imagine-toi, 128 mitrailleuses crachant 400 balles à la minute et 400 à 500 canons de tous calibres qui tapent tous ensemble. Je pensais que la terre allait s'ouvrir, tous nous engouffrer et que le toit du firmament était pour nous tomber sur la tête en mille miettes ; mais après quelques minutes, on s'y habitue et même on en rit, puisque ce sont les Boches qui reçoivent les obus. »

L'assaut à la baïonnette : « Je saute le parapet et enfin je vois ce

(1). Aitken, p. 49.
(2). Voir dans les *Débats des Communes*, Ottawa, 28 et 31 janvier 1916, la délibération sur les marchés relatifs aux munitions, etc.
(3). Depuis que cette conférence a été écrite, on sait de quelle gloire les Canadiens se sont couverts par la prise de la crête de Vimy (avril 1917).

que notre bombardement a fait, tous ces Boches mitrailleurs et autres abattus ; ça fait moins de balles à affronter, mais les obus ennemis éclataient partout autour de nous ; c'est presque un miracle si je ne fus pas frappé... Ce qui m'a paru le plus extraordinaire de tout, c'est le calme avec lequel j'ai pris cela, moi d'un tempérament nerveux ; j'ai avancé là, au pas, sans me soucier du danger qui me faisait face. De tous côtés, je voyais étendus dans la mort des hommes que j'avais vus vivants quelques minutes auparavant... »

Enfin l'entrée dans la tranchée ennemie : « C'était un spectacle que je n'oublierai jamais de ma vie ; c'était rien qu'un beau Boche qui se sauvait en avant de nous et nous n'avions qu'à les tirer comme dans une galerie de tir et, sur notre gauche, il y avait une tranchée de communication qui était tout simplement remplie de Boches ; nous n'avions qu'à viser et à tirer. »

A Courcelette, ne vit-on pas un Canadien ramener à lui seul 32 Allemands respectueux et dociles?

Cruautés allemandes

Exaspérés par le courage avec lequel ces hommes se battent, les Allemands ont eu souvent recours à de cruelles vengeances ; plus d'une fois, ils ont massacré leurs prisonniers, ou achevé des blessés abandonnés ; près de St-Julien, ils ont cloué à un arbre un soldat du 16e bataillon ; et, au dire de plusieurs journaux sérieux, se fondant sur les témoignages de soldats, ils en ont crucifié un sur une porte; une admirable et sinistre carte postale de Dorville a popularisé l'image de ce forfait (1).

Les pertes

De février 1915 à décembre 1916, les pertes de l'armée canadienne se sont élevées à 70.263, savoir :

Tués à l'action	10.854
Morts de blessures	4.010
Morts de maladies	949
Présumés morts	1.108
Blessés	48.454
Disparus	2.970
Prisonniers	3.373

Simples jusque dans la mort, ces braves gens, si l'on s'en rapporte à cette épitaphe lue sur une tombe canadienne :

Notre pauvre Bill a quitté ces lieux
L'arme au bras et le sourire radieux
I'n' s'en fait pas, pourvu qu'un gars solide
S'engage et vienne prendre sa place vide. (2)

Ils méritaient pourtant une autre oraison funèbre ; elle ne leur fut pas refusée.

(1). Revue *Canada*, de Londres, 8 mai 1915 ; *Canadian Gazette*, 20 mai 1915 le *Times* a confirmé le fait. Sur les autres cruautés, *Canadian Gazette*, du 5 juillet 1916

(2). Cité en anglais par la *Canadian Gazette*, 24 février 1916.

L'oraison funèbre

Le 26 octobre 1916, à Montréal, dans la vénérable église de Notre-Dame, se déroulait un spectacle impressionnant et grandiose. Il fallait, disait-on, remonter jusqu'au départ des zouaves pontificaux du Canada, en 1868, pour trouver une scène comparable. Une foule immense était venue assister au service célébré pour les Canadiens tombés sur les champs de bataille de France et de Belgique, notamment pour les combattants de ce 22e qui restera, disait la *Semaine Religieuse de Montréal*, l'honneur de notre siècle, comme jadis les régiments de Carillon et de Châteauguay le furent d'autres âges. » (1).

L'archevêque, Mgr Bruchési, prit la parole : « Ils s'étaient enrôlés volontairement, généreusement, nos soldats du 22e, convaincus qu'ils se dévouaient à une grande cause, justement définie la cause de la civilisation, du droit et de l'humanité, convaincus que c'était leur patrie qu'ils allaient protéger et défendre. Il y a juste deux ans, à pareille date, ils formaient et complétaient leur bataillon. Ils étaient jeunes, ils étaient forts. On ne pouvait les voir sans les admirer. Et quand plus tard, l'Angleterre et la France les virent, ce fut pour les acclamer : « Se pouvait-il trouver, disait-on, un régiment d'hommes plus beaux et plus valeureux?... »

Puis, évoquant, près du sanctuaire, deux étendards du 22e: «Ce sont des reliques, s'écriait l'orateur, car le 22e n'existe plus! Il a été décimé. Il est disparu dans des combats horribles. Les survivants ne sont plus qu'une petite poignée. Tous les autres sont morts en véritables héros... Les postes périlleux ne leur firent jamais peur. Ils les regardaient comme les postes les plus honorables. Ils ont pris part aux plus meurtriers assauts. Combien de lettres d'évêques et de prêtres français ont vanté leur magnanime courage! « Les Canadiens savent mourir » a écrit l'un d'eux, mort lui-même peu de temps après. Et il disait vrai. Tous ont fait grand le nom de leur patrie et grand le nom qu'ils portaient. Ils se sont immortalisés dans l'histoire, et le Canada a été immortalisé avec eux ».

Et, après avoir parlé en évêque des consolations éternelles et de la puissance du sacrifice, en une superbe envolée, avec une incomparable énergie, l'orateur disait pourquoi nous comptons que la mort de ces héros n'aura pas été vaine :

« Nous avons l'espérance au cœur, parce que nous croyons au Dieu de toute justice. — Non ; ils ne triompheront pas, ces hommes qui, pendant quarante ans, ont préparé savamment le conflit qui a ensanglanté l'Europe et bouleversé le monde. Ils ne triompheront pas, ceux qui ont décidé et déclaré cette guerre sans un grief à faire valoir, sans un droit à défendre, sans une menace à écarter. Ils ne triompheront pas ceux qui ont déchiré comme un vil chiffon de papier un pacte qu'on avait raison de regarder comme sacré et auquel eux-mêmes avaient solennellement apposé leur signature. Ils ne triompheront pas, ceux qui ont envahi, violé cette vaillante petite Belgique, dont l'unique faute était de rester fidèle à l'honneur. Ils ne triomphe-

(1). *Semaine religieuse* de Montréal, 6 novembre 1916.

ront pas ceux qui n'ont pas craint de recourir à des moyens de destruction auxquels l'humanité même païenne n'avait jamais pensé et qui ont fait de la guerre actuelle une boucherie épouvantable, comme l'histoire n'en a jamais connu. Ils ne triompheront pas ceux qui ont incendié les cathédrales et bombardé les villes ouvertes, sachant qu'ils lançaient la mort parmi des femmes et des enfants sans défense. Je ne peux pas tout dire. Mais non! ils ne triompheront pas!... »

« Et, dans la grande œuvre accomplie, nous pourrons affirmer que le Canada, tout le Canada, chacune de ses provinces, notre province de Québec en particulier, et dans cette province, les Canadiens français auront fait leur noble part. »

Je devrais maintenant, si je prétendais être complet, couronner ce tableau de l'effort militaire des Canadiens par l'exposé de ce qu'ils firent pour l'aviation, l'armement, la flotte, la construction des chemins de fer, notamment dans le nord de la France, mais le temps nous presse, et, avant de vous faire admirer, avec quelque détail, l'effort hospitalier et charitable du Dominion, il importe que je vous dise un mot de l'effort civil qui a répondu à l'effort militaire, puisqu'aussi bien aujourd'hui la mobilisation des civils doit, en tout pays, s'ajouter à celle des soldats.

III

L'effort civil

- Effort - financier

Comme partout, l'effort civil, je ne parle pas ici de la force d'âme en face des épreuves, fut d'abord presque exclusivement un effort financier. A vrai dire, pendant les deux premières années de la guerre, il n'eut rien de trop pénible pour les contribuables.

Les engagements n'avaient pas diminué d'une manière sensible la main-d'œuvre agricole ou industrielle ; la production n'avait pas cessé de croître. De nouvelles usines surgissaient de tous côtés pour répondre aux premiers besoins des armées alliées ; on réalisait de beaux bénéfices.

Cependant les dépenses budgétaires grossissaient et pour y subvenir, il parut nécessaire, en 1915, d'augmenter le revenu annuel de 125 millions.

Le Gouvernement y pourvut par des droits de douane de 7 fr. 50 % sur le commerce général et de 5 % sur les échanges entre le Canada et l'Angleterre, puis par un droit de 1 % sur les opérations des Crédits fonciers.

En 1916, le Gouvernement lança un emprunt de 500 millions. Enfin, au début de cette année 1917, le Président du Conseil annonçait le projet d'une avance de 2 milliards et demi au Gouvernement impérial de Londres, pour permettre à celui-ci de solder ses engagements en Amérique, sans trop obérer le change anglais.

L'initiative privée rivalisait avec celle de l'Etat et organisait des caisses régionales pour assurer des allocations aux familles des engagés canadiens.

Les villes et les particuliers firent aussi des dons d'importance pour l'artillerie, l'aviation, la flotte.

A la fin de 1916, les choses allaient changer au Canada, comme en tout autre pays, et le concours demandé aux civils devenir plus onéreux.

Le service national

Le 23 octobre, Sir Robert Borden adressait au peuple canadien en faveur du *Service national* un appel qui devait produire la plus vive émotion. Après avoir rappelé la justice de la cause des Alliés et les services déjà rendus par le Canada, il montrait, avec une rude franchise, l'immensité de la tâche qui restait à accomplir et concluait en ces termes :

« Notre force peut être très effectivement jetée dans ce conflit par l'utilisation — dans toutes les catégories de notre activité nationale, pour soutenir la stabilité agricole, industrielle et commerciale du Canada — de ceux qui, en raison de leur âge, ou de leur état physique, ne sont pas disponibles pour servir au front... Il est impérieux que les hommes et les femmes du Canada, individuellement et par l'entremise de leurs sociétés, servent la nation dans les fonctions où leurs services peuvent être de la plus grande valeur... Sous les responsabilités qui m'incombent et au nom de l'Etat que nous sommes tous appelés à servir, c'est mon devoir de faire appel et j'en appelle maintenant instamment au peuple du Canada pour que tous assistent et collaborent avec le Gouvernement et les Directeurs du *Service national* dans cet effort... Aux hommes d'âge militaire, je m'adresse pour qu'ils se placent d'eux-mêmes au service de l'Etat pour remplir leur devoir militaire. A tous les autres, je demande qu'ils se mettent d'eux-mêmes librement à la disposition de leur pays pour servir comme ils seront jugés le plus aptes à le faire. Quant aux femmes du Canada, dont l'âme a été si magnifique et si pleine d'exemples dans cette heure de dévouement et de sacrifices, je souhaite bonne chance aux œuvres innombrables de charité auxquelles elles se consacrent actuellement et je les prie de participer encore plus à toutes les œuvres de service national auxquelles elles peuvent se sentir aptes. » (1).

Un questionnaire, dit du *Service national*, comportant vingt-quatre questions, fut distribué dans tout le Dominion; les hommes de 16 à 65 ans étaient tenus d'y répondre.

Cette dernière disposition, rapprochée de quelques-uns des termes du manifeste de Sir Robert Borden, fit croire à l'opinion que cette mobilisation civile n'était que le prodrome d'une mobilisation militaire et de l'introduction prochaine du service militaire obligatoire adopté par l'Angleterre. Aussi l'opposition se dessina-t-elle très vive surtout dans le monde ouvrier « anti-militariste par principe » dit la déclaration du club ouvrier de Montréal ; à Ottawa, capitale fédérale, à Winnipeg, capitale du Manitoba, à Régina, capitale du Saskatchewan, à Vancouver, capitale de la Colombie, à Toronto, capitale de l'Ontario, les associations ouvrières interdirent à leurs membres de

(1). Au Peuple canadien ; Ottawa, le 23 octobre 1916.
Cf. *Le Devoir*, 4, 5, 8 janvier 1917.

répondre au questionnaire ; à Edmonton, capitale de l'Alberta, le Conseil des Métiers et du Travail daigna laisser chacun libre de suivre sa conscience.

Dans les autres classes de la population, on répondit avec plus ou moins de bonne volonté ; mais il ne fallut pas moins, pour exciter le zèle, qu'une énergique intervention des évêques. On la sollicite bien, même chez nous, en certains cas analogues.

- Lettre du - cardinal Bégin

"Vous devez conseiller à vos paroissiens écrivit à ses curés, le vénérable cardina, Bégin, de répondre exactement aux questions posées, afin de se rendre au désir de l'autorité civile. La demande qui est faite paraît juste et raisonnable ; elle est motivée par des raisons d'intérêt public et fait simplement appel à la bonne volonté des citoyens. Elle mérite donc l'attention de tous et il est à espérer que les fidèles de ce diocèse ne chercheront pas de futiles prétextes pour se soustraire au devoir qui incombe à tout bon citoyen.» (1).

IV

L'effort hospitalier et charitable

J'arrive à la dernière partie de ma tâche, la plus douce et, par un certain côté, la plus difficile. La plus douce. Quelle satisfaction plus intime en effet pour tout homme qui sent battre dans son cœur l'amour de ses frères, à plus forte raison pour un ministre du Dieu d'amour, que d'arrêter ses regards, au milieu des horreurs de cette guerre, sur la plus sublime floraison d'entreprises charitables qui se puisse concevoir!

Les horreurs de la guerre - et l'effort - de la charité

Quel contraste, au sein de ce cataclysme effroyable, entre l'infernale imagination des Allemands, toujours en quête d'atrocités plus raffinées, que, par une méphistophélique ironie, ils osent couvrir du prétexte d'humanité, et les évangéliques vertus qui se sont manifestées parmi les Alliés et chez quelques-uns des neutres pour adoucir tous les maux infligés, bien au delà des nécessités de la guerre, par ces déserteurs de l'esprit du christianisme à leurs malheureuses victimes! Or, entre tous les Alliés, les Canadiens, se sont signalés par la surabondance de leur charité

Mais c'est précisément ce qui rend aussi ma tâche plus difficile ; comment essayer d'être complet, et, si je ne le suis pas, comment échapper aux reproches d'injustice et d'ingratitude? Je voudrais nommer toutes les villes, toutes les sociétés, tous les personnages qui ont pris l'initiative de quelque Œuvre bienfaisante et je m'arrête impuissant devant l'immensité du nombre.

Ma conscience pourtant demeure en paix. Car ce que je ne puis faire ici, des voix et des plumes françaises l'on fait et achèveront de le

(1). Lettre du 4 janvier 1917 ; cf. lettre de Mgr Bruchési, du 3 janvier.

faire ailleurs. L'été dernier, l'illustre historien et homme d'Etat, le fondateur et le Président du Comité *France-Amérique*, M. Gabriel Hanotaux, au cours d'une réception en l'honneur des ministres canadiens présents à Paris, disait, en termes éloquents la reconnaissance de notre patrie. Déjà tout un fascicule de la revue *France-Amérique*, section *France-Canada* (1), fascicule qui sera bientôt suivi d'un autre, a donné, province par province, l'impressionnant tableau des Œuvres hospitalières et charitables fondées au Canada pour secourir les Alliés. Un bel article de l'*Illustration* (2), paru cet été, une étude personnelle, documentée, vivante de la *Nouvelle Revue* (3), signée d'un Canadien-Français, élève de notre Ecole normale supérieure, M. Edmond Buron, ont mis à la portée du grand public les renseignements les plus nécessaires et les plus intéressants.

Les principales - - Œuvres - -

Quelle que soit l'éloquence des chiffres, je m'abstiendrai donc de dresser aucune liste. Et quand j'aurai donné le nom de ces quelques grandes œuvres, *La Croix-Rouge*, avec tout ce qui concerne le service hospitalier, fondation et entretien, le *Fonds de Secours patriotique Canadien, l'Aide à la France et le Comité France-Amérique, le Comité de Secours à la Belgique, l'Aide aux Réfugiés des Régions envahies de la France, les Chapitres de l'Ordre impérial des Femmes de l'Empire*, qui, par mille moyens ingénieux, se font les auxiliaires des autres Œuvres, — je me bornerai à faire saisir par quelques traits d'ensemble la beauté de l'œuvre accomplie et l'étendue de notre dette.

Trois caractères - - de l'effort - - - - charitable - -

Ce qui caractérise l'effort hospitalier et charitable du Canada, c'est d'abord sa généralité, c'est ensuite l'importance et l'abondance des dons, c'est enfin la délicatesse dans la générosité.

Généralité

Généralité de l'effort — et dans son but — et dans sa source.

Dans son but : il n'oublie personne, Canadiens, Anglais, Français, Belges, Russes, Italiens, Serbes, Monténégrins, bientôt sans doute, Roumains, si ce n'est déjà fait, combattants et civils, blessés, réfugiés, prisonniers.

Dans sa source: ici nulle distinction à faire entre Canadiens anglais et Canadiens français, même en ce qui concerne l'Aide à la France, patronnée par le Comité France-Amérique.

Sans doute, le mouvement prit naissance dans la province de Québec. Dès le mois de septembre 1914, répondant à un appel de M. Gabriel Hanotaux, M. le sénateur Dandurant demandait aux Canadiens de secourir au plus tôt la France éprouvée. Le cardinal-archevêque de Québec, Mgr Bégin, ce prélat de qui la physionomie

(1). Septembre-décembre 1916.
(2). 5 août 1916.
(3). 15 juillet 1915.

respire la bonté, l'archevêque de Montréal, dont nous avons signalé plus haut les vigoureuses initiatives, bientôt tous les évêques de la province, faisaient entendre le plus touchant appel à la charité. Les Sulpiciens de Montréal, déjà chargés d'Œuvres, donnaient l'exemple par une souscription de 25.000 livres sterling. Les autres villes, les moindres villages de la province, rivalisèrent de générosité avec Québec et Montréal.

Mais, dès qu'il fut évident que la cause de la France était bien celle du droit et de la civilisation, la province anglaise d'Ontario montra le même élan, notamment à Toronto et à Hamilton.

Dans les autres provinces, des Comités se fondaient, à Winnipeg, à Ste-Catherine, à Halifax. Quant à la capitale du Dominion, Ottawa, elle avait très vite constitué le sien sous le haut patronage de S. A. R. le duc de Connaught, gouverneur général du Canada, et la présidence de l'honorable juge Brodeur, de la Cour Suprême.

Et le mouvement entraînait toutes les classes de la population, les plus modestes fortunes, aussi bien que les plus grandes.

Importance des dons

En second lieu, ai-je dit, l'importance et l'abondance des dons.

Au mois de juillet dernier, la Croix-Rouge canadienne avait déjà souscrit en argent plus de 25 millions de francs, et pour une valeur de 40 millions de dons en nature, objets de pansement, literie, habillements, douceurs de toutes sortes, tabac, livres, dont la répartition est assurée par le colonel Hodgetts, délégué pour l'Europe, et le fut plus particulièrement pour la France par l'honorable commissaire général du Canada à Paris, M. Philippe Roy, que nous sommes heureux de saluer et de remercier aussi chaleureusement qu'il le mérite. Par son dépôt de Paris, la Croix-Rouge ne distribue pas moins de deux mille caisses chaque mois.

L'Aide à la France par le Comité *France-Amérique* a distribué en France plus de six millions de vêtements et d'abondantes denrées.

Le *Comité de Secours à la Belgique*, outre les objets en nature, a recueilli 40 millions de francs.

Le 10 février dernier, l'élite de la Société de Montréal se réunissait en une grande Assemblée, où Mgr Bruchési prenait la parole, afin d'inaugurer une campagne de quelques « journées de quête » en faveur des Œuvres du *Fonds patriotique* et de la *Croix-Rouge*. La première journée a rapporté plus de 8 millions (1).

Il suffit ; je m'arrête, non pourtant sans avoir fait remarquer que de telles sommes sont offertes par une population qui ne dépasse guère 7 millions d'habitants.

Effort hospitalier

Encore n'ai-je point parlé de l'effort hospitalier, et cependant j'ai sous les yeux une liste de plus de trente hôpitaux considérables fondés en France, ou en Angleterre, par des Universités, des Associations, ou même des particuliers.

(1). Il est vrai qu'on ne quête pas sou par sou comme chez nous ; on admet les souscriptions.

Hôpital de Saint-Cloud

Je manquerais à tous mes devoirs de bon Parisien, si je n'accordais une mention spéciale à l'*hôpital canadien de St-Cloud*, installé sur le célèbre champ de courses et qui a utilisé d'une façon originale les bâtiments de la Société. Qui donc, il y a trois ans, eût imaginé que quelques mois plus tard, un aumônier militaire canadien, le chanoine Sylvestre, de Montréal, célébrerait la messe sur le petit comptoir de cuivre du bureau, où se déposaient alors les télégrammes destinés à apprendre au monde le nom de ce qu'on appelait en ce temps une victoire, celle d'un cheval, les pertes et les gains du pari aux courses ? (1). Qui se fût représenté cette magnifique terrasse d'où la vue s'étend sur Paris et la plaine de Meudon à Nanterre, couverte de baraques démontables dont chacune est une salle d'hôpital ?

Et qui l'eût, comme moi, parcourue l'hiver par un temps de neige, et se voyant entouré de Canadiens-Français, ne se fût-il pas cru transporté miraculeusement en plein Canada, en plein hiver canadien ? En tout, ce qui caractérise l'hôpital canadien de St-Cloud, c'est suivant une juste remarque de M. Ferdinand Roy, « qu'il met en présence l'une de l'autre la mère-patrie et la fille. »

Cet hôpital fut offert par le Gouvernement du Dominion au Président de la République, lors du voyage de Sir Robert Borden en France, au mois de septembre 1915. Le personnel médical et infirmier ne compte que des Canadiens-Français placés sous les ordres du médecin-chef, le colonel Mignault, de Montréal, du lieutenant-colonel Le Bel, de Québec, et du commandant-major Le Moyne de Martigny, qui fut longtemps l'assistant du docteur Carrel. La formation actuelle comportait jusqu'ici 520 lits ; un don de l'Université Laval de Montréal, va permettre de porter ce chiffre à 1.500 (2). Et ce sont aussi des infirmières canadiennes qui se penchent sur nos blessés pour soigner leurs plaies.

Jusqu'à quel point est poussée l'union ? Vous pouvez en juger par ce trait. A plusieurs reprises, il a fallu, à St-Cloud, tenter la transfusion du sang : chaque fois, un Canadien s'est spontanément offert pour le salut de son camarade français. Quel symbole !

La délicatesse dans la générosité

Après tout ce que je viens de dire ; il pourrait paraître superflu de chercher à mettre en lumière le troisième caractère de l'effort charitable canadien ; la délicatesse dans la façon de donner ; et pourtant, j'en veux encore apporter deux ou trois preuves touchantes.

Ecoutez en quels termes *le Devoir*, journal de M. Henri Bourassa, présente l'appel destiné à procurer aux combattants français et à leurs familles des vêtements chauds pour le premier hiver. (3).

(1). Sur le départ de M. le chanoine Sylvestre comme aumônier, voir *Semaine religieuse* de Montréal, 31 août 1914 : *Nos soldats aumôniers*.

(2). Sur la générosité de l'Université Laval dans l'œuvre hospitalière, voir *Semaine religieuse* de Montréal, 20 septembre 1915, 27 mars, 26 juin 1916.

(3). *Le Devoir*, 30 novembre 1914, cité par E. Buron, *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1915

« Aide à la France! » « C'est écrit en belles lettres blanches dans « une porte vitrée, au troisième étage d'un édifice gigantesque et « familier. Quatre mots qui vous accueillent avec éloquence au sortir « de l'ascenseur. Et, tout de suite, l'ambiance mercantile et banale « du lieu disparaît et se transforme en une chaude atmosphère d'active « et souriante charité... Comme il est doux de penser que le souple « vêtement tricoté d'une main alerte et entendue par l'accorte ména- « gère canadienne, s'en ira tout imprégné de bonne grosse affection « à la française, tenir chaud au vaillant soldat, ou au vieillard grelot- « tant, ou à la future jeune mère qui n'a plus peut-être, ni mari, ni « foyer. Et voilà, des deux côtés de l'Atlantique, des cœurs précieu- « sement français, qui ne se connaissent pas, qui ne savent pas à quel « point étonnant ils se ressemblent, à quel degré ils sont marqués « d'indescriptible parenté, malgré les siècles et malgré la distance, « et qui battront à l'unisson, tout le charme émouvant du bienfait « offert et accepté. Faut-il tout de même que le sang de la vieille « France soit riche et généreux, pour qu'il tressaille ainsi, aux jours « d'épopée jusque dans nos veines! Ah! ma sœur canadienne-française, « alerte et gaie, courageuse et souriante,

Bien allante et venante et sans étourderie,

« comme a dit le bon poète Péguy, qu'une balle au front vient « d'emporter, vous ne savez pas combien vous lui ressemblez « par toutes vos chères qualités, à votre sœur de France, si « durement éprouvée aujourd hui ; et vous ne savez pas non « plus quelle chose sainte et belle vous faites, lorsque, pour soulager « quelque sombre et lointain malheur, vous incarnez dans le travail « magique de vos doigts jamais las, toute la poésie du soir d'automne « canadien, et tout le charme intime et sanctifié qui plane, grâce à « vous, sur tous nos chers foyers prédestinés de la Nouvelle-France. »

Ce délicieux billet est signé : *Un Canadien errant* (1).

Au journal *La Patrie*, quotidien de Montréal, c'est une femme qui bat le rappel en ces termes gracieux :

« Donner est toujours un plaisir, mais donner à la France, c'est deux « fois un plaisir, puisque c'est payer la dette de gratitude et satisfaire « à un désir de cœur... Rallions-nous donc, Canadiennes-Françaises, « autour du bleu-blanc-rouge qui abrite tant d'héroïsmes! (2) »

L'archevêque de Québec ayant, par une lettre à son clergé, encouragé les dons à la France, les curés se sont mis à créer des ouvroirs dans chaque paroisse. Les femmes y ont travaillé à l'envi pour notre pays ; les enfants ont bouleversé les tiroirs pour envoyer à leurs petits frères de France et de Belgique leurs souliers, leurs bas, leurs jouets. On cite tel village qui expédia à lui seul vingt-sept caisses d'une valeur de près de dix mille francs.

« Je me suis institué zélateur de l'œuvre si belle, si noble, à laquelle « vous vous intéressez, écrit au *Devoir* l'abbé Chamberland, curé « de St-Thuribe, et j'ai tout empaqueté moi-même. C'est vous dire « que je travaille jour et nuit depuis une huitaine de jours. J'aurais

(1) *Le Devoir*, 28 octobre 1914, cité par E. Buron, *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1915.
(2). *La Patrie*, du 14 novembre 1914, cité dans le même article, p. 92.

« voulu voir mes pauvres paroissiens faire les choses royalement ; « leurs moyens relativement restreints ne leur ont permis que de se « montrer généreux... J'ai fait faire presque tout depuis quelques « jours; c'est vous dire que tout est neuf... *Ah! mesdames, comme nous « sommes fiers ici d'être Français! Je le redisais encore ces jours derniers « à mes chers paroissiens : « Avant tout nous sommes Français!* » Ce n'est « pas l'épithète de Canadiens qui change notre nature, car, il est vrai « et il le sera toujours que le sang qui coule dans nos veines est le « plus pur sang de France ; nous sommes fiers de le dire ; nous le « sentons bouillir d'indignation quand on le méprise, comme aussi « nous le sentons frissonner de joie quand nous voyons nos chers « frères de là-bas remporter des succès, compter des victoires. Vive « la France! Vive Dieu qui aime et protège la France! Nous conti- « nuerons de prier pour le succès de notre grande cause et, si nos « chers éprouvés de là-bas nous tendent encore la main, eh bien! nous « saurons nous priver du nécessaire, s'il le faut, pour partager nos « pauvres guenilles avec nos chers cousins de la mère-patrie. »

« Si nous étions M. Poincaré, ajoute *le Devoir*, en publiant cette « lettre, nous enverrions la Légion d'honneur au curé de St-Thuribe. »

Vous penserez, comme moi, qu'elle brillerait sur la poitrine d'un bon Français.

* * *

Le Canada a compris la France

Il est une dernière forme de charité, charité d'autant plus précieuse qu'elle est à base de justice, forme délicate entre toutes, que le Canada a pratiquée à notre égard et sur laquelle je veux finir : nos frères d'outre-mer ont compris la France et ils ont su le lui dire.

Accusations portées contre la France

A quel point la France était sévèrement jugée au dehors, quelque peu par sa faute, il faut l'avouer, mais aussi par l'effet des calomnies intéressées de ses ennemis, on le sait aujourd'hui. Dès que la guerre eut éclaté, la vertueuse Allemagne tenta de persuader au monde chrétien que la défaite de la France serait la revanche de la morale et de la religion.

Controverses entre catholiques. Lettre du cardinal Bégin

Des catholiques français entreprirent de réduire à leur exacte valeur les griefs élevés contre leur patrie et de montrer de quel côté était le plus grand péril pour le christianisme et pour l'Eglise. Les catholiques allemands se déclarèrent victimes d'une odieuse agression et dénoncèrent au monde les catholiques français comme des calomniateurs et des fauteurs de schisme. Ils parlaient très haut, ils affirmaient très fort. Entre les assertions des uns et celles des autres, beaucoup demeuraient hésitants. Le cardinal Bégin eut le courage de se prononcer et d'approuver publiquement une brochure qui donnait raison aux catholiques français, « défenseurs de leur Patrie et de la notion « traditionnelle du droit chrétien contre les catholiques allemands,

« trop fascinés, — ce sont les propres expressions du cardinal, — par « les théories ambitieuses du germanisme. » Et il ajoutait :

« Cette controverse nous intéresse vivement et comme catholiques « et comme Français de langue et de tradition, et comme sujets bri- « tanniques justement engagés dans le cruel et regrettable conflit « actuel, pour la défense du droit et de la saine liberté des peuples. « La brochure qui la résume aidera à comprendre et à aimer jusqu'au « dévouement, la beauté et l'importance souveraine de la grande cause. « — la protection du monde menacé par le germanisme, — pour « laquelle nos soldats canadiens combattent si vaillamment avec ceux « d'Angleterre, de France et de Belgique. » (1).

Conférence de M. F. Roy

C'est à la France tout entière, « à la France plus grande que la guerre, — à Paris redevenu le miroir fidèle de la France » que, le 16 décembre dernier, dans la salle de l'*Institut canadien* de Québec, M. Ferdinand Roy, revenant de notre pays, rendit le plus émouvant hommage (2). Et de son côté, le journal l'*Action catholique* ne craignait pas de déclarer que « si c'était la « France, notre ancienne mère-patrie qui avait dû subir les coups « les plus rudes, c'était elle aussi qui avait trouvé le rayonnement « de la plus pure et de la plus grande gloire. » Il n'attribuait pas, « comme tant d'autres, ces mérites à une subite et totale conversion « de notre pays : « Dans cette résistance merveilleuse de la France « mal préparée et prise à l'improviste, contre un ennemi plus nom- « breux et mieux armé, qui avait choisi son heure et qui bondissait « sur elle du côté où l'on devait moins l'attendre, un écrivain anglais « célèbre, Edmond Gosse, voit le résultat inévitable du long en- « traînement que l'esprit français a subi depuis des siècles, et l'effet « de ce trésor spirituel passé de main en main par une longue lignée « d'ancêtres. » (3).

A M. Ferdinand Roy, il fut donné de parcourir, à l'arrière de nos lignes, les champs de bataille de la Marne, tout pleins des souvenirs de la bataille libératrice, tout vivants des préparatifs de celles qui la couronneront par un succès définitif. « Troupes allant au combat, « troupes encore chaudes de la bataille, nous avons respiré l'atmos- « phère de sobre héroïsme qu'elles créent sur leur passage ; la voix « de ces soldats de France, nous l'avons entendue ; nous avons vu « leur figure. Et nous avons compris pourquoi ces routes qu'ils illu- « minent, ces routes qui, le long de la Meuse, de l'Ornain, mènent « à Verdun on ne les appelle plus que des routes sacrées. »

---

(1). *La Controverse de guerre entre catholiques*, par un religieux canadien ; publié par l'Association civile de recrutement de Québec. La lettre du cardinal Bégin est du 6 novembre 1916.

(2). La conférence de M. Ferdinand Roy a été publiée dans le *Parler français*, bulletin de la *Société du parler français au Canada*, n° de janvier 1917, sous ce titre : *La résistance française*.

(3). *L'Action Catholique*, 31 janvier 1917.

Lettre d'une Canadienne - française -

Non moins touchante dans sa familière simplicité, est cette lettre (1) qui nous a été communiquée, d'une Canadienne française du Minnesota, au R.P. Bénier, venu en France comme prêtre-soldat :

« Cher père, En repassant en imagination les « scènes dont vous êtes témoin, nous envions votre sort qui est celui « de l'ange au jardin des Olives, de l'ange dans la prison de St-Pierre « et St-Paul. Qui dira le bien que fait le prêtre français dans les armées « durant la guerre? Nous ne le comprendrons bien que dans l'autre « monde, en paradis, en voyant le grand nombre d'âmes qu'il y aura « envoyées. Nous nous inclinons devant toute personne qui donne sa « vie pour une bonne cause, mais devant le prêtre qui, à la guerre, « risque sa vie chaque jour pour encourager, consoler et absoudre, « nous devons nous incliner trois fois. Je vous salue donc, soldat « aumônier de France, avec un sentiment de respect aussi grand que « le cœur humain peut en concevoir, à cause des grandes choses « que vous accomplissez là-bas, à cause de votre tâche sublime et « héroïque. Nous joignons nos prières aux vôtres, oui, soyez-en sûr, « afin qu'un jour, après la victoire, nous ayons l'honneur de serrer « cette main qui aura absous tant de héros martyrs, afin que nous « ayons le bonheur de nous entendre raconter les souffrances et lee « miracles de cette belle France sanglante, ainsi que de la fiers « Belgique unies comme deux sœurs, sublimes toutes les deux dans un « même sacrifice suprême, donnant des milliers de vies tous les jours « pour ne pas mourir. Comme l'âme humaine est grande, quand elle « travaille pour une cause divine! Nous, Canadiens Français, sommes « si fiers de nos « poilus » et de nos « pioupious » que nous nous « sentons grandir de plusieurs pouces à chacune de leur victoires. »

Est-il Française de France qui eût trouvé de plus beaux accents?

* * *

- - Conclusion - - Page émouvante - de M. F. Roy -

Maintenant il me faut conclure et, tandis que je cherche pour le faire des termes dignes des services rendus, voici que s'évoque dans ma mémoire une autre page admirable de Ferdinand Roy, devant laquelle s'efface celle que j'avais moi-même commencé d'écrire.

« Et pourtant, se demande-t-il, ému de la reconnaissance des « Français à l'égard des Canadiens, tandis qu'il parcourt les villages « cruellement éprouvés de la Champagne, et pourtant, pouvions-nous « faire moins? En vérité, ne sommes-nous pas du même sang? Et « ne devons-nous pas en être fiers?

« Les églises en ruines nous ont répondu. Jamais peut-être une

---

(1). Du 13 octobre 1916.

« âme canadienne n'a vibré sous l'émotion de se sentir, par les fibres « les plus intimes, toujours attachée aux racines enfoncées dans le « sol de France, comme cet après-midi de Pâques 1916 où notre « promenade à travers les tristes rues de Sermaize nous a conduits à « la vieille église romane dont les Vandales en fuite n'ont laissé debout « que les murs... Au moment où nous entrons nous mêler à la foule « compacte de soldats, de femmes, d'officiers, les Vêpres s'achèvent, « un chœur d'enfants chante l'hymne de la Résurrection. Puis le curé « vient à la balustrade conter à ses paroissiens l'histoire de leur « église... Sur ce chemin qui est celui de toutes les invasions, sept fois « l'incendie, ou le bombardement, ont fait écrouler sa voûte... la « grande Française Jeanne d'Arc est venue prier sur ses dalles... « Après chaque désastre, ses piliers restant debout, la vieille église « de Sermaize est ressuscitée...

« Nos yeux de Français déracinés contemplent les statues brisées, « ces uniformes vengeurs, ce prêtre consolateur ; nos réflexions se « mêlent au récit : Combien de fois, depuis dix siècles, n'a-t-on pas « dit que la France se mourait? Et ses morts, c'est debout qu'on les « a vus ; que sa foi, elle l'avait reniée ; et c'est à ce Christ, dont l'image « a été violée par les soldats d'une autre race que ces officiers et ces « soldats viennent dire leur *Morituri te salutant* ; que sa race agonisait ; « et voilà que ses armées sont les plus vaillantes du monde, voilà que « des fils de son sang, séparés d'elle par l'espace, les siècles, les allé- « geances étrangères, perpétuent au Nouveau-Monde ses traditions, « sa langue, ses croyances, et prennent leur part de ses malheurs... « La France qui est une idée, n'est pas ensevelie sous les décombres... « Fille aînée de l'Eglise immortelle, l'âme de sa Jeanne d'Arc continue « d'enlever la pierre de son tombeau. »

Frères du Nouveau-Monde, Canadiens-Français, Canadiens-Anglais, merci de vous être unis à nous, merci d'avoir versé votre sang pour nous et avec nous, merci de nous avoir secourus dans nos détresses, merci d'avoir vu clair dans nos âmes, merci de nous avoir aidés par tous vos efforts à préparer pour demain, avec la victoire du droit, le triomphe de la grande France ressuscitée!

APPENDICE

Messages échangés, et discours prononcé lors de la Conférence sur L'Effort Canadien, *donnée au grand Amphithéâtre de la Sorbonne par*

Mgr. Alfred BAUDRILLART,

Recteur de l'Institut Catholique de Paris,

Sous la présidence de M. Etienne LAMY, *Secrétaire-perpétuel de l'Académie Française, le jeudi 8 Mars 1917.*

- Echange - de Messages

“Le Gouvernement canadien tient à dire combien il apprécie hautement l'acte du Comité national “ l'Effort de la France et de ses Alliés ” qui consacre sa réunion du 8 Mars à étudier la participation canadienne à la guerre.

« C'est là le plus délicat et le plus flatteur des compliments, venant d'une nation dont l'amour du droit et de la justice est historique et dont le courage héroïque est une glorification pour l'humanité et une certitude que les libertés du monde seront sauvées. Soyez bien convaincus que le Canada se réjouit de voir ses fils, mûs par un amour identique de justice et de liberté, avoir le privilège de combattre côte à côte avec les glorieux soldats de France pour un idéal commun et pour la même cause sacrée de l'humanité.

« L'amitié cimentée sur les champs de bataille de la France survivra aux ravages de la guerre et restera un trait d'union éternel pendant les futures et longues années de la paix. »

Signé :

Sir George Foster,

faisant fonction de premier ministre du Canada, en son nom et au nom de tous les ministres.

Réponse envoyée au nom du Comité " l'Effort de la France et de ses Alliés " et des Français réunis en Sorbonne :

« Les Français assemblés en Sorbonne pour assister au solennel hommage rendu au Canada par le Comité " L'Effort de la France et de ses Alliés " se sont levés dans un même mouvement d'enthousiasme patriotique et de profonde reconnaissance à la lecture du message émouvant qu'a bien voulu envoyer Sir George Foster, premier ministre intérimaire du Canada, en son nom et au nom du Conseil des ministres.

« Nous avons vu là l'œuvre des admirables troupes canadiennes sur cette terre de France que les Alliés héroïques fécondent de leur sang, égaux par le courage, par l'espoir indéracinable, par la volonté inébranlable de tout sacrifier à la victoire de la justice et du droit.

« L'amitié cimentée sur le champ de bataille restera éternelle pour la grande joie de nos cœurs fidèles et pour le bien du monde entier. » *(Vifs applaudissements.)*

Signé :
Stéphen PICHON, président du Comité,
Paul LABBÉ, secrétaire général.

⁂

Un échange de télégramme a eu lieu aussi entre le Comité " l'Effort de la France et de ses Alliés " et " l'Union Française ", " la Chambre de Commerce Française ", " l'Alliance Française ", " le Comité France-Amérique " de Montréal qui, groupés autour du représentant de la France au Canada, expriment au Comité " l'Effort de la France et de ses Alliés " leur dévouement à la France et leur admiration pour l'aide apportée par le Canada.

⁂

- Allocution de - M. Etienne Lamy

La guerre dure depuis trente-deux mois. Elle met aux prises onze peuples, elle s'étend sur presque toute l'Europe, une partie de l'Asie, toutes les mers, et elle n'a pas fini d'attirer dans son mouvement les nations d'abord neutres. Déjà elle est la plus grande de l'histoire par l'étendue des espaces où elle sévit, et des multitudes offertes à ses coups, et des tâches imposées au génie humain. N'être pas surpris par elle, en coordonner le prodigieux travail, en concerter le multiple effort, en adoucir à force de méthode les souffrances inévitables, s'épargner par les manœuvres des négociations les ennemis superflus, ne se tromper ni sur la place, ni sur le moment, ni sur les moyens des violences décisives, voilà les devoirs.

Nul ne conteste qu'ils aient été inégalement accomplis, que l'imprévoyance, l'incertitude, l'impéritie, aient parfois siégé dans les conseils et gouverné dans l'action. Politique, diplomatie, pouvoirs civils et militaires rendront leurs comptes, quelques-uns lourds, quand la justice envers les personnes cessera d'être un danger pour l'Etat. Mais, si envers les arbitres des évènements, les responsables de l'avenir, elle se réserve, elle n'a pas à retarder l'hommage dû à d'autres, à la fois les moins constitués en autorité et les plus considérables en nombre. Elle a à honorer deux multitudes. L'admiration universelle a sacré la femme et le soldat ; le soldat, parce que victime de toutes les fautes il a tenu contre toutes à force de courage, la femme parce qu'en des jours où l'homme devenait féroce et la science même barbare, elle a sauvé la pitié.

La femme et le soldat de France ont obtenu l'hommage du monde entier. La France doit retourner l'hommage aux femmes et aux soldats de ses alliés, et parmi ces alliés aucun n'a, à l'égal du Canada, atteint à la perfection des vertus bienfaitrices pour nous.

On se méprendrait si l'on savait gré à l'Angleterre seule qu'elle nous ait, dans son alliance, apporté par surcroît l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud et le Canada. Les Etats qu'elle appelle ses « Dominions » ne combattent pas parce que l'Angleterre l'a ordonné, mais parce qu'ils l'ont voulu. Peuplés par elle comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande, ou conquis malgré eux comme le Canada et l'Afrique du Sud, tous les Etats que l'Angleterre élève à la communion britannique deviennent participants à ses franchises, et il est de ces franchises que les domaines lontains et forts se gouvernent eux-mêmes. Instruite par la révolte des vieilles colonies qu'elle a perdues pour les avoir taxées sans leur consentement, elle se contente d'un pouvoir plus reconnu qu'exercé et sur ces empires laisse flotter le drapeau et les rênes. Chaque Dominion était libre de ne pas se joindre à la lutte. Il n'a été engagé que par le vote de son Parlement. Sa collaboration est une offrande volontaire non seulement de l'Etat mais de chaque homme : car la loi n'y oblige pas, comme en Angleterre, à servir, et nul n'est dans les rangs sinon de son plein gré. Que des volontaires se soient trouvés en tel nombre pour échanger leurs habitudes et leur sécurité contre nos épreuves est la plus généreuse des libéralités et nous fait à jamais débiteurs envers chacun d'eux.

Des Dominions, l'un surtout nous est cher. Le Canada fut nôtre et nôtres avant 1763, les 60,000 paysans, surabondance de notre race, qui, gardiens de l'ancienne fécondité, ont aujourd'hui pour descendants trois millions de Canadiens-français. Ils ne suffisaient pas à remplir un continent où affluèrent les Anglais parce qu'ils y étaient chez eux, les Américains parce qu'ils se trouvaient tout près, les Irlandais parce que, victimes sur la terre natale, ils voulaient mettre du vide entre eux et leurs oppresseurs. Ces Canadiens qu'on appela Anglais s'accroissaient à la fois par l'immigration et par les naissances, ils finirent par l'emporter en nombre sur les Canadiens-français, auxquels l'ancienne Patrie n'envoyait plus de colons et qui se multi-

pliaient seulement par les mariages. Ces Canadiens-anglais dépassent aujourd'hui quatre millions.

Ils étaient donc les plus nombreux au Parlement qui a voté la guerre, comme ils sont les plus nombreux dans les corps volontaires qui la soutiennent. Mais deux sangs et deux langues ont ici créé l'unité et ces soldats tous semblables et toujours égaux semblent, par leurs élans et par leurs résistances, avoir mêlé les dons de leurs deux races.

Entre eux pourtant notre reconnaissance distingue. Les Canadiens-anglais sans être nos parents, sont venus à notre aide par haine de la force inique, ce qui les a décidés ce n'est pas l'attachement à la France, mais l'attachement au droit. Et moins il entre de préférence pour nous dans le secours donné par eux à notre cause, sur notre sol étranger pour eux, plus nous leur devons. Les Canadiens-français nous sont autre chose, ils sont les fils de notre passé, ils n'aiment pas seulement le droit, mais les mœurs, mais la tradition, mais la personne de la France. Et sans moins de gratitude, nous vouons plus de tendresse à ces combattants qui, sur notre sol, ne se croient pas sur un sol étranger, et à ces morts tombés pour nous sur la terre de leurs aïeux.

Et comment penser à eux, sans penser à vous, femmes canadiennes, dont la générosité aussi dépasse les habituelles mesures? L'ordinaire est que les femmes témoignent du dévouement aux soldats de leur pays. Et cette sollicitude, plus désintéressée déjà, n'est pas encore insolite quand les femmes d'un pays neutre répandent sur les combattants étrangers les secours que ne réclament pas des détresses proches. Mais que ces femmes d'une nation en guerre, malgré tout angoissées par le sort de leurs fils, de leurs maris, de leurs frères, élèvent leurs cœurs au-dessus des affections domestiques, aient pitié d'étrangers, les compagnons de ces frères et de ces fils, et traitent ces étrangers comme elles traitent leurs plus proches, voilà l'extraordinaire et voilà l'habituel pour les femmes du Canada. Leurs dons inépuisables chargent leurs navires, emplissent nos entrepôts. Là encore se sont unies les vertus des deux races pour compléter l'œuvre. Elle emprunte à la libéralité britannique la largesse, la prévoyance, la précision et cette plénitude des actes auxquels nulle parole ne saurait ajouter. Et pourtant les paroles aussi sont inspirées à la sensibilité des Canadiennes-françaises et un prix nouveau est donné aux actes par cette langue du cœur, soit que dans des déclarations publiques elle soit inspiratrice d'élans et semeuse d'œuvres, soit que, enfermée dans chaque envoi, et par un mot, elle transmette aux destinataires inconnus et présents l'expression toujours dévouée selon les conditions et les âges d'une bonté toujours touchante, et ajoute à la valeur des dons la grâce de donner.

Nos gratitudes trouvèrent en Mgr Baudrillart le meilleur interprète ; et à cause de ce qu'il est, et à cause de ce qu'il fait.

Le Canada excluait de son amour pour la France, l'immoralité et l'athéisme qu'on nous reprochait. Ce mauvais renom était notre œuvre, car nous avions des propagateurs — souvent les mêmes — de licence et d'incrédulité, et était surtout l'œuvre de nos ennemis qui présentaient les excès de deux minorités, gens de plume et gens de tribune, comme le sentiment de la nation même. Et l'imposture trouvait quelque prétexte dans l'attitude des catholiques français, que le Canada jugeait trop passifs, trop silencieux, trop absents. La guerre a remis en leur place les hommes et les doctrines. Dans la gravité et le deuil des évènements, l'impudence voluptueuse a eu honte de sa morale et a disparu. Les tranchées se sont garnies de croyants à qui la vue de la mort laissait leur calme et rendait leur foi. Et le péril national a inspiré aux catholiques la plus méritoire des revanches : rappeler à l'univers catholique leur nombre et leur force, taire le mal fait chez eux à leurs doctrines, et ne pas reprocher les iniquités de la paix à ceux qui, dans la guerre, représentaient la France.

Mgr Baudrillart compte parmi les chefs dans le clergé français qui a été l'apôtre et le témoin de nos croyances renouvelées par l'épreuve. Il dirige la principale des Universités où l'on travaille à affermir ces croyances par l'éducation du savoir. Il est le plus actif organisateur de la propagande où, par l'affirmation de ces croyances, les catholiques servent les intérêts de la patrie. Sa présence ici rappellera ce que sa parole s'abstiendrait de dire. Où doit parvenir l'expression de nos sentiments sa voix parviendra comme un gage de cette renaissance chrétienne que, non-seulement le zèle ardent des Canadiennes-françaises, non-seulement la foi intacte des Canadiens-français, mais le protestantisme religieux des Canadiens-anglais, attendent, désirent, appellent, comme l'accord de notre vie morale avec la leur et avec nos propres traditions.

TABLE DES MATIÈRES

PUBLICATIONS DU COMITÉ

" L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS "

L'Hommage Français

L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD
par Augustin BERNARD, Professeur à la Sorbonne 0 50

L'EFFORT AUSTRALIEN
par M. FRANKLIN-BOUILLON, député. ... 0 50

L'EFFORT BELGE
par M. Louis MARIN, député. .... 1 »

L'EFFORT BRITANNIQUE
par M. André LEBON, ancien ministre. 0 50

L'EFFORT CANADIEN
par M. Gaston DESCHAMPS. 0 50

L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS
par M. Albert LEBRUN, ancien ministre des Colonies. 0 50

L'EFFORT DE L'INDE et de l'Union Sud-Africaine
par M. Joseph CHAILLEY. 0 50

L'EFFORT ITALIEN
par M. Louis BARTHOU, ancien président du Conseil 0 50

L'EFFONT JAPONAIS
par M. A. GÉRARD. ambassadeur de France. 0 50

L'EFFORT PORTUGAIS
par M. Paul ADAM. 0 50

L'EFFORT RUSSE
par X... .... 0 50

L'EFFORT SERBE
par M. Paul LABBÉ, Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale 0 50

L'EFFORT ROUMAIN
par M Jean CRUPPI, ancien ministre. 0 50

L'EFFORT CHARITABLE DES ÉTATS-UNIS
par M. MILLERAND, ancien ministre. 0 50

BLOUD & GAY, Éditeurs, Paris-Barcelone

Imp. Art. « Lux » 131, boul. St-Michel. Paris.

END OF
TITLE